

sur leur bouche. Cela s'était accompli si rapidement qu'ils n'avaient pas eu le temps de songer à la résistance.

Quand ils furent ainsi réduits à l'immobilité, un de ceux qui tenaient le vicomte demanda en espagnol :

—Celui-ci est-il bien l'homme au diamant ?

—Oui, répondit une voix qui semblait être celle de don Fernandez.

—Et celui-là, demanda un de ceux qui tenaient Brissot, n'est-il pas le maître du store, ce marchand au cœur dur qui nous a tant pressurés et qui a fait tuer récemment notre pauvre Alvarès ?

—C'est lui, *senor Guzman*, répliqua la même voix ; vous ne pouvez le haïr autant que je le hais... lui et l'autre Français qui a le beau diamant.

—Eh bien donc ! reprit le personnage qu'on avait appelé Guzman et qui semblait être le chef de la bande, faisons ce qui a été convenu !

Martigny sentit qu'on le fouillait ; en un clin d'œil ses armes, ses papiers, son argent, devinrent la proie des pillards. Il se débattait et poussait des cris inarticulés pour appeler Brissot à son aide ; mais Brissot lui-même devait être en grand péril, car, étant parvenu à dégager sa bouche un moment, il balbutia d'une voix lamentable :

—Au secours !... au secours !...

Le vicomte ne pouvait se retourner pour voir de quoi il s'agissait, mais il entendait des trépignements convulsifs et la voix du patron s'éteignit tout à coup comme si on lui eût vigoureusement serré la gorge. Martigny était lui-même contenu par des gens robustes ; et il lui sembla qu'on cherchait sur lui un objet qu'on se dépitait de ne pas trouver.

Pendant ce temps, l'incendie faisait des progrès d'autant plus rapides qu'il avait envahi les marchandises arrosées d'huile par la prétendue maladresse de Fernandez. La fumée devenait si âcre, si épaisse, roulait en flots si ardents que l'on pouvait à peine respirer. Aussi les mineurs qui attaquaient la porte principale avaient-ils été repoussés par ces vapeurs suffocantes.

—Dépêchons ! dit une voix ; le feu nous gagne et le baril de poudre, qui autrefois n'a pas voulu sauter, se trouve encore ici.

—Voilà qui est fini pour le patron, dit une autre derrière Martigny ; c'est la loi du lynch que nous lui avons appliquée... Puisqu'il aimait tant ses marchandises, ils périront ensemble... Caramba ! n'avez-vous pas terminé votre besogne, là-bas ?

—Nous ne trouvons rien, répondit avec colère un de ceux qui tenaient le vicomte ; on nous a trompés !

—Impossible ! répliqua Fernandez ; il a sur lui ce fameux diamant de douze mille dollars ; il l'a, j'en suis sûr !

La main qui s'était posée sur la bouche du vicomte se retira ; mais aussitôt un long couteau s'appuya sur son cœur, et on lui dit en mauvais anglais :

—Où est ton diamant ?

Martigny, presque étouffé par la longue pression exercée sur ses organes respiratoires, ne pouvait parler... Cependant, après avoir aspiré quelques bouffées d'air, il recouvra sa présence d'esprit.

—Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

—Qu'as-tu fait de ton diamant ?...

—Allons ! dépêche-toi de répondre.

—Mon diamant ?...

—Oui... où est-il ? Parle, ou je vais t'ouvrir la poitrine pour voir si tu ne l'aurais pas avalé.

—Ce serait une nourriture indigeste, répliqua le Français d'un ton auquel la grandeur du péril n'avait pas fait perdre sa jovialité.

—Où se trouve-t-il ?

—Au diable ! où vous ne pouvez manquer d'aller le chercher tôt ou tard. »

L'interlocuteur poussa un cri de rage. En ce moment des voix effrayées crièrent du dehors :

—Alerte ! voici les Maories, les policemen et la garde noire qui viennent sur nous.

Les Maories étaient des Nouveaux-Zélandais qui, dans cette crise, avaient pris parti pour les marchands européens, peut-être parce qu'ils avaient eu moins à souffrir de leurs exactions. On les redoutait fort à cause de leur férocité, ainsi que la garde noire, qui était composée de naturels australiens fidèles à l'autorité coloniale.

Cet avertissement redoubla la fureur des scélérats qui torturaient Martigny ; Fernandez vint la porter au comble :

—Alerte, *senores* ! s'écria-t-il ; le feu s'approche du tonneau de poudre ; nous aurons à peine le temps de fuir.

Le danger, en effet, devenait pressant. L'incendie dévorait un côté du store, et déjà les flammes légères, courant à la surface des marchandises les plus délicates, se répandaient en tout sens. Il fallait un insatiable désir de vengeance ou une avidité féroce pour retenir encore ces créatures humaines dans cet enfer, surtout quand une formidable explosion pouvait se produire d'un moment à l'autre.

Aussi la plupart des bandits qui avaient envahi les magasins de Brissot s'empressèrent-ils de regagner la porte secrète. Deux seulement restèrent auprès de Martigny, le chef de bande, et don Fernandez.

—Eh bien ! demanda le premier d'une voix sourde, en appuyant toujours son *machete* sur la poitrine du vicomte, vas-tu dire enfin ce que tu as fait de ton diamant ?

—Quoi donc ! ne l'avez-vous pas trouvé dans mes poches ? répliqua Martigny. Laissez-moi vous montrer moi-même....."

Pleins d'espoir, ses adversaires lui rendirent la liberté de ses mouvements. Il se souleva et eut l'air de chercher dans ses habits en lambeaux l'objet si ardemment convoité ; mais en réalité il voulait voir le visage de ses ennemis. Ce fut alors seulement qu'il reconnut d'une manière certaine, à la clarté de l'incendie, don Fernandez et Guzman.

Ceux-ci ne parurent pas s'inquiéter beaucoup de son examen.

—Vite, vite ! dit le Mexicain d'un ton farouche.

—Dépêchons, répéta Fernandez, ou nous allons sauter.

Mais Martigny, au lieu de leur livrer ce qu'il n'avait pas, se redressa tout à coup, écarta la main qui tenait le couteau, et s'écria de toute sa force :

—A moi, les policemen ! on m'assassine !

Des cris lui répondirent du dehors, mais il ne parut pas que personne se mit en devoir de venir à son appel.

Martigny et le Mexicain luttèrent pendant quelques instants. Quoique sans armes, le vicomte était redoutable par sa vigueur et son agilité ; il avait su prendre quelque avantage sur Guzman, quand celui-ci, se dégageant avec impétuosité, lui porta un coup de poignard dans la gorge. Grâce à un mouvement opéré à propos par le vicomte, l'arme ne fit qu'effleurer le cou et frappa obliquement l'os de l'épaule, où elle se brisa. Néanmoins le choc fut tel que le malheureux jeune homme tomba à la renverse, étourdi et couvert de sang.

Guzman allait peut-être l'achever avec le tronçon de son couteau ; Fernandez, qui avait laissé son complice seul aux prises avec Martigny, lui cria de l'autre extrémité du magasin :